



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX^e — N° 16. JANVIER 1959.

Julien BOST-LAMONDIE

ÉCOUTE EN TÊTE!

LES DERNIERS LOUPS
SOUVENIRS DE VÉNERIE





Le Maître d'Équipage (1908).

Le cheval " Bayard ", légendaire comme endurance et train. Sept saisons de chasse sur loups. Réquisitionné en août 1914, incorporé dans un régiment de Cuirassiers, a été tué au premier engagement avec l'ennemi.

INTRODUCTION

JEUNESSE — VOCATION

Quels sont les multiples causes et événements qui m'ont lancé à corps perdu dans la passion frénétique de la vénerie?

Peut-être, et vraisemblablement l'hérédité, car j'ai eu un grand-oncle qui avait la passion des chevaux et des chiens, et surtout qui avait couru le loup pendant de longues années derrière ses chiens; puis mon enfance écoulée non loin du manoir de Persac, au Vicomte Émile de la Besge. Ce voisinage m'avait permis d'entendre les exploits du Grand Maître!

J'avais été bercé par les récits du déplacement du Duc de Beaufort, venu en Poitou pour essayer de prendre des loups avec son splendide équipage de fox-hounds. Je connaissais tous les détails de ce déplacement qui, malgré son faste, s'était terminé par un insuccès. J'étais ébloui par les hauts faits des veneurs poitevins, surtout par la célébrité du Vicomte de la Besge et de ses chiens : les Faublas, Marius, Vaillant, Mauresque, Ténébro, dont la réputation n'était plus à faire, et aussi par les exploits des frères Guichard de Pressac, avec leur chien Clairon, légendaire. C'était le cadre de mes rêves.

Dans le même ordre d'idées, mais sous un aspect beaucoup moins relevé, se plaçait dans mes souvenirs d'enfance la figure typique d'un « meneux de loup », un personnage digne de Contes de Fées. C'était le Père Michel, « le tueur de loups ». Lorsque je l'ai vu, il était déjà vieux; c'était un campagnard, né je ne sais où et je ne sais comment, peut-être conçu en lisière de bois entre deux chevauchées derrière un loup; en tout cas, ennemi de tout travail, hormis celui de poursuivre tout gibier et de mener une vie vagabonde, parcourant le pays en nomade, toujours chassant, vivant un matin dans une ferme, le soir dans

une autre, et le lendemain continuant ses visites. Tout le monde le connaissait, et comme il avait la réputation, en dehors de son existence d'indépendance et de liberté, d'être très honnête, il était accueilli partout, il trouvait un gîte dans un coin d'étable et une soupe chaude, à la table familiale des métayers. Sa force vis-à-vis des gens de la campagne est, qu'en effet, il avait tué des loups dans sa vie errante, on le savait, car il passait en montrant une patte de l'animal; cela lui servait de talisman pour ramasser de menues pièces d'argent, des œufs, quelquefois une volaille et un repas; il vivait de cela.

De temps en temps il promenait des louvards vivants. Quand je l'ai rencontré une des dernières fois dans ma région, je le vois encore, hirsute, avec un grand fusil à piston en bandoulière et un grand sac sur l'épaule où il enfouissait tous les dons recueillis; il avait (c'était vers 1879) un squelettique louvard de cinq à six mois, qu'il traînait derrière lui à la chaîne; la pauvre bête se laissait charroyer, les yeux révoltés, apeurés. Pour compléter ce tableau, un peu en arrière suivait en boitant un grand chien courant corniaudé; cela faisait un trio famélique, que je n'ai jamais oublié.

Cet ensemble de souvenirs m'avait mis dans une ambiance que déjà mes goûts et les lectures avaient créée. Je lisais avec ferveur, *les Gentilshommes Chasseurs*, du Marquis de Foudras, volume que j'avais fait relier et sur le dos duquel j'avais fait frapper le mot « Bréviaire ».

Quand je suis rentré au Lycée de Poitiers, ce précieux bouquin était dans mes bagages et m'a suivi dans toutes mes classes, dissimulé dans mon pupitre d'écolier entre deux dictionnaires. J'avoue que furtivement, il était plus souvent feuilleté que les classiques. Au dortoir j'étais la terreur de mes voisins de lit : toutes les nuits, je rêvais chasse, très haut, en criant des « Tayaut ! » « Écoute à Tintamarre ! » etc... Mes bons et vieux camarades, le Docteur Maysonnay, Maurice Delagrave, tous devenus de bons veneurs par la suite, hélas disparus, me le reprochaient le lendemain, en riant : « Tu nous empêches de dormir, animal ! »

Toujours hanté par cette idée de chasse, j'avais pu réaliser un rêve secret : à force d'économies sur mes mensualités de lycéen, j'avais pu mettre de côté une petite somme pour acheter une bâtarde du Haut-Poitou, cela à l'insu de ma famille. Quelle affaire lorsque je me suis rendu à pied, un jour de sortie, au chenil de la Ribailière, près de Vouneuil-sous-Biard, où se trouvait à ce moment-là le chenil de MM. de Grailly, qui avaient un des plus beaux équipages de chiens très près du sang du Haut-Poitou ; leur piqueux était Augustin Sapin, que je connaissais déjà, ayant été voir les chiens au chenil bien des fois. Ces Messieurs élevaient chaque année un assez grand nombre de chiens, choisissaient ceux qui étaient le plus dans leur modèle et cédaient les autres. Je savais tout cela ; aussi après avoir causé un peu avec le piqueux, et lui ayant fait part de mes projets, il me conseilla une jolie chienne qui était réformée à cause de son sexe, car ils avaient déjà beaucoup de chiennes. Elle était, je me le suis toujours rappelé, fille de Capteur et Sénora. Le piqueux l'appelait « Fanfare » ; je n'avais pas trouvé ce nom assez chic, et comme j'étais près de l'âge où l'on commence à songer aux balcons et aux échelles de soie, pour harmoniser ces idées, j'appelai ma première chienne « Guitare ».

En emmenant mon acquisition, je ne touchais pas terre, le ciel était avec moi. Ne pouvant emmener la chienne au collège, je décidai de la mettre en pension chez un équarrisseur au bourg de Croutelle, près de Poitiers, pour le prix de 5 francs par mois, ce qui fut fait, jusqu'après mon bachot. La chienne, emmenée à la maison pendant les vacances, s'était révélée parfaite, de haut nez et une gorge unique ; par la suite, ma famille n'ayant pas trop crié, j'avais acheté un autre chien « Sacripant », et un autre « Brin d'Amour ».

C'est avec ces trois chiens-là, qu'avec trois excellents camarades et voisins, qui habitaient l'Hermigère, commune de Saulge, collégiens aussi et enragés de chasse, nous avons fait une drôle d'équipée. Comme nous avons entendu raconter que les chiens chassaient bien mieux la nuit que le jour, nous nous étions donné rendez-vous à minuit,



La Croix aux Loups (Forêt des Vieilles Forges-Plessac). D'après la légende, les loups s'y réunissent au clair de lune.

avec nos chiens, sur la route Plaisance-Saulge, à l'endroit dit Croix-Bodroux. Nous étions en vacances de Pâques, donc en période de chasse fermée; de plus la chasse de nuit est interdite, donc, passibles de contravention; mais l'attrait du fruit défendu trouve toujours un écho, surtout chez les jeunes. Le pire pour nous était que, n'ayant pas révélé nos projets, prévoyant un refus, nous devions pour cette escapade nocturne avoir deux difficultés à surmonter : d'abord sortir de nos chambres et de la maison, sans réveiller personne, descente à pas feutrés et précautions infinies pour ouvrir les portes sans bruit, et enfin, prendre les chiens au chenil sans qu'ils crient; j'avais personnellement résolu au mieux tout cela, et il me restait à faire cinq kilomètres sur la route pour arriver à l'heure dite au rendez-vous. Le chemin, entouré de mes chiens, ne m'avait pas paru trop long; j'arrivai le premier. Quelques instants après, j'aperçois vaguement, dans la pénombre, mes trois amis et leur équipage. En arrivant ils riaient encore, car ils avaient eu de la peine à sortir de chez eux sans bruit, ils avaient été contraints de descendre de leur chambre au premier étage par la fenêtre avec une corde à nœuds, qu'ils avaient relancée après; leurs chiens plus nombreux et indisciplinés avaient nécessité un fouet, mais n'ayant pas sous la main un fouet de chasse, ils avaient pris un grand fouet anglais de voiture, ce qui était plus que risible. Après avoir pris contact, les chiens furent découplés aussitôt dans la nuit. Mais quelle déception nous attendait! les chiens s'éparpillaient à plein galop en prenant partout des voies de tous animaux sortis au gagnage. Toute la nuit, dans tous les sens, on entendait ravauder les chiens, tantôt emmenant à pleine gorge, tantôt se tapant dans un animal en ballade, quittant une piste pour en prendre une autre; enfin c'était lamentable. Au début, nous courions nous aussi comme des fous pour profiter de notre équipée, que nous voulions réussir, mais à la fin, les souliers pleins de rosée, mouillés, éreintés, nous nous décidions à abandonner la partie, mais nous eûmes une peine infinie à rattraper nos chiens, et ensuite il fallut réintégrer la maison aussi discrètement que nous l'avions quittée.

Tout du reste s'est bien passé, et nos familles n'en n'ont jamais rien su. Nous étions fixés sur les beautés d'une chasse se déroulant sur un rendez-vous de minuit. Belle jeunesse!

L'année suivante, ma famille devait aller passer quelques jours chez un parent en Charente, et ce voyage devait se faire avec un break attelé de deux chevaux. J'étais encore au collège et je rêvais à ce voyage que je ne devais pas faire, quand, hasard heureux, une épidémie d'oreillons se déclare au lycée; au bout de quelques jours, une idée géniale me vint à l'esprit, je me sens une vague douleur aux oreilles, je vais à la visite, on ne me trouve rien (évidemment) mais comme j'insistais en disant que cela me faisait mal, j'entendis le docteur dire à voix basse : « Il vaut peut-être mieux le renvoyer chez lui que de le laisser ici, à cause de la contagion. » Quelle joie! Je tenais le voyage de mes rêves. En effet, rendu à la maison, je pris un air contrit, avec un bandeau autour de la tête. Ma pauvre mère me surveillait, me prodiguait des conseils : « Ne sors pas, surtout, n'attrape pas froid, pour éviter des complications! » Sa sollicitude m'effrayait, car au bout de trois ou quatre jours, n'ayant rien, je ne tenais pas en place. Enfin cinq jours après, je déclarai que j'allais un peu mieux, puis par une après-midi ensoleillée, je me risquai à dire que je sortais un peu, pas loin, j'étais à la campagne en lisière de bois. « Ne sors pas longtemps », me cria-t-on en dernière recommandation. Je répondis : « Non, non, du reste je sors en sabots de cuir » (recouverts dessus, dit vernis) donc ne pouvant pas marcher longtemps. Mais en passant près du chenil, je crie : « Je vais promener un peu les chiens. » En effet je suis parti, mal chaussé, avec la ferme intention de ne faire qu'une courte promenade. Mais le hasard se mit de la partie pour mettre ma passion de vénerie à une belle épreuve. Aussitôt parti avec mes chiens tout heureux de sortir du chenil, je côtoyai le bois où il n'y avait jamais rien comme gibier d'aucune sorte. Mais tout à coup, j'entends un chien se récrier, puis tous, et ça débuche aussitôt, j'étais surpris. A ce moment-là, derrière les chiens, criant à pleine gorge, j'oublie tout, oreillons,

bandeau, sabots, et je cours comme on le fait à quinze ans, je fais sans m'en apercevoir plus de six kilomètres; je me maintenais à peu près pour entendre les chiens; je les aborde enfin en un léger défaut, vers un large buisson épais, ajoneux; comme j'arrive, un chien s'enfonce au fourré et j'entends le relancer avec une belle musique; presque aussitôt je vois sauter devant moi un énorme renard charbonnier; pour moi collégien il prenait des proportions de bête du Gévaudan. J'étais ivre de plaisir, mais le train augmentait et au bout de trois kilomètres, j'étais presque à bout de souffle, mais du tout résigné à abandonner la partie, il s'en faut! J'arrive à une ferme, et là avec une foi et une fougue, sans doute communicatives, je raconte que je chasse un renard depuis le matin, que les chiens viennent de le relancer, qu'ils vont le prendre, que je ne peux plus les suivre, je demande que l'on me prête une jument quelconque; les fermiers connaissaient ma famille, ils auraient bien voulu tout de même me dégoûter de leur prendre un cheval, disant : que leurs chevaux étaient au travail, qu'il n'y avait qu'une pouliche de deux ans non dressée.

— Ça ne fait rien, dis-je je la monterai (en effet je montais à cheval depuis l'âge de six ans et j'avais de la culotte).

— Mais il n'y a pas de selle, pas de bride, pas de couverture.

— Ça ne fait rien.

Je me demande encore comment ils ont consenti à cette folie, et moi de la tenter.

On sort de l'écurie une pouliche de trait, hirsute, grise, avec un licol; je me hisse dessus, et avec la longe comme bride, et un long bâton pour la diriger à droite ou à gauche, me voilà parti, aux yeux ébahis de la fermière. Moi je n'existais que pour suivre mes chiens; dire ce que j'ai fait là n'est pas croyable, dans les chemins creux, dans les champs labourés, les passages étroits garnis de petites barrières, passant des ruisseaux à gué et cela pour arriver à la nuit en pleine forêt de Bussière Poitevine, forêt du Deffend. La pouliche, vraiment bonne et d'un caractère exceptionnel, s'était comportée d'une façon imprévi-

sible, trottant, galopant à sa façon, et obéissant à peu près à la longe et au bâton. Mais la nuit s'épaississant je fus obligé d'abandonner les chiens et de songer à la retraite, j'étais à treize kilomètres de la maison; j'étais tout de même exténué et ce qui m'avait le plus fatigué, montant à poils, c'avait été de crisper mes doigts de pieds pour arriver à ne pas perdre mes sabots en route. Mais en revenant j'avais été obligé de les prendre à la main, n'en pouvant plus; cela compliquait « ma monte », mais la pouliche était lasse, et allait au petit pas. L'idée de la retourner chez le fermier qui me l'avait prêtée me tourmenta bien un peu, mais j'étais incapable de reconnaître mon chemin; aussi je rattrapai une route, et j'arrivai à la maison vers 10 heures du soir. Ma famille, très inquiète, se demandait ce que j'étais devenu. Évidemment je méritais de sérieux reproches pour ne pas dire plus, mais après avoir craint le pire, me voyant arriver sans avarie, et surtout mort de fatigue, on ne me dit rien, et après avoir pris une nourriture substantielle, je montai me coucher, ne tenant plus debout, forcé.

Quant à la pouliche, mise dans un box avec une bonne litière, du foin et de l'avoine, elle n'accusait pas trop cette course imprévue. Le lendemain à la pointe du jour, le fermier vint réclamer sa bête; en la voyant en bon état, et ayant reçu une bonne pièce, il s'en alla content. Quand je songe que j'eus le toupet et la naïveté de dire à mon père qu'elle ferait une jument rare, et que je lui insinuai de l'acheter! Je l'avais déjà, dans mon imagination, baptisée « la Légère », comme la jument immortalisée par le Marquis de Foudras dans *Les Gentilshommes chasseurs*. Un refus net et une observation d'un autre ordre me rappelèrent à une saine raison.

Les chiens avaient retraité dans la nuit. On trouva que mes oreillons avaient été guéris bien vite, et on parlait de me réintégrer au lycée. Cela ne faisait pas mon affaire, car le voyage en break avec les deux chevaux qui m'avait enthousiasmé allait se faire, et je ne voulais pas y renoncer; je m'y pris tant et si bien qu'on finit par m'emmener.

Je n'ai rappelé cet épisode de collégien, que parce

qu'incidemment cela m'avait tout à fait révélé à moi-même ma passion naissante pour la vénerie, et ce débucher sur la pouliche si imprudemment confiée au gamin que j'étais, m'avait déjà grisé. Rien d'extraordinaire alors, avec cette frénésie des chevaux et des chiens, que par la suite je me sois adonné, corps et âme, c'est le cas de le dire, au grand sport, au « noble déduit » comme dit du Fouilloux. Puis, comme mes amis du rendez-vous de minuit avaient un oncle qui avait un joli et bon équipage de lièvres composé de harriers gris, importés d'Angleterre, nous fûmes autorisés pendant les vacances à suivre les chasses, à cheval; c'était du délire. Qu'est-ce que les chevaux ont pris, comme allure inconsidérée, quand un lièvre se donnait à vue dans les grandes plaines qui s'étendent autour de la ferme du Lèche, notamment la plaine du Terrier de la Garde, et derrière les bois de Vacheresse et du Lèche, dans la grande plaine de la ferme de Monplaisir; quels galops de course! Ces harriers étaient très vite, et je me souviens encore de quelques-uns comme : Blue-cap, Restless, Melody, Romulus, qui avaient des trains de lévriers, et dans ces immenses plaines ils arrivaient à gagner de vitesse les lièvres qui s'y engageaient.

En septembre nous sortions souvent seuls à cheval avec huit à dix chiens, et notre meilleur mois de vacance a vu la prise de cinq lièvres régulièrement forcés.

(A suivre.)